



Alain Badiou : la classe ouvrière et ses alliés

Le congrès considère que, dans leur ensemble, les thèses présentées par la direction nationale représentent, non pas seulement un compromis tactique, en effet nécessaire, mais un compromis idéologique dont les principaux effets seront :

1) De freiner, à l'intérieur comme à l'extérieur du parti, le développement de la lutte idéologique. Or cette lutte seule peut nous permettre de forger l'instrument révolutionnaire dont la crise de mai a montré l'impérieuse nécessité.

2) D'amoindrir nos chances de combattre efficacement, dans la classe ouvrière, l'influence encore déterminante du P.C.F. et de l'organisation syndicale sur laquelle il exerce son hégémonie politique.

3) De nous condamner à des pratiques diverses souvent contradictoires, faute de pouvoir fixer en toute clarté une stratégie de conquête du pouvoir.

On pourrait faire cette démonstration à propos d'un grand nombre de passages. Cependant les thèses 4 et 6 représentent le concentré des défauts théoriques et politiques de l'ensemble.

Aussi le Congrès décide de rejeter ces deux thèses. Les 2 textes qui suivent ont pour objet de motiver ce rejet.

SUR LA THESE 4

Rappelons que le texte qui suit n'est pas une thèse destinée à *remplacer* la thèse 4. Il représente des remarques critiques nécessairement sommaires, mais qui justifient le renvoi de la thèse à un débat ultérieur qui devrait s'engager dans le parti tout entier.

La thèse 4 définit le « prolétariat comme l'ensemble des hommes et des femmes qui vendent leur force de travail ». Elle dissout ainsi la classe ouvrière au sein d'un vaste ensemble comprenant la quasi-totalité des salariés, employés du commerce et de la banque, cadres productifs et administratifs, fonctionnaires, enseignants, chercheurs, ingénieurs, etc. S'il adoptait cette thèse, le Parti s'interdirait toute analyse sérieuse des rapports de classe en France, et se rendrait incapable de définir une stratégie révolutionnaire efficace.

Il faut en premier rappeler que si la classe ouvrière est l'élément moteur du combat révolutionnaire, et si la direction de ce combat lui appartient, c'est parce qu'elle est formée de *travailleurs productifs* au double sens du terme. Les ouvriers sont, d'une part *engagés dans la production matérielle*, soumis à la rude discipline de la fabrique, ils en reçoivent en particulier un sens aigu de l'organisation, d'autre part leur travail crée une *plus-value* qui est confisquée par le capitaliste : ils sont donc exploités au sens strict du terme.

Au contraire, si certains producteurs de service se voient eux aussi extorquer une plus-value, leur travail est le plus souvent de nature intellectuelle et s'accomplit dans des rapports sociaux personnalisés très différents de ceux qui dominent à l'usine.

En ce qui concerne les ingénieurs, s'ils participent à la production matérielle, ils ne créent pas de plus-value. En effet, leur travail consiste à inventer et à faire appliquer des procédés techniques et des méthodes d'organisation rendant plus efficace le travail des ouvriers, qui seul est, créateur de plus-value. Si les ingénieurs contribuent à l'accroissement du profit, c'est parce que leur travail — et leur surtravail — permet aux capitalistes de réaliser des économies sur l'emploi des machines et des matières premières. Les ingénieurs ne sont donc pas exploités au sens strict du terme.

Par suite, on doit faire les remarques suivantes :

1) La classe ouvrière est, d'une part, soumise à l'exploitation au sens strict du terme et sous sa forme la plus brutale, d'autre part, elle occupe dans la société une position stratégique décisive, puisqu'en cessant le travail elle tarit la source même du profit. Elle est largement concentrée et les conditions objectives du travail en usine assurent sa cohésion. Il lui appartient par conséquent de diriger le combat révolutionnaire.

A ceux de nos camarades qui affirment que les effectifs de la classe ouvrière ne cessent de décroître, nous répondrons qu'une telle objection n'a de sens qu'à l'intérieur d'une conception purement électorale de la conquête du pouvoir. Ce qui compte ici, ce n'est pas



l'importance numérique de la classe ouvrière, c'est que, du fait de sa situation de classe et de son insertion dans la production matérielle, seule la classe ouvrière possède la capacité d'initiative et d'intervention nécessaire pour abattre la société capitaliste.

Mais la classe ouvrière ne saurait remporter à elle seule la victoire ; elle doit donc conclure des *alliances* avec les étudiants, etc.. Ces *alliances* conduiront à la constitution de fronts unis *dirigés par la classe ouvrière*.

2) Parmi les travailleurs salariés, les producteurs de services soumis à l'exploitation sont les alliés naturels de la classe ouvrière. Quant aux deux autres catégories — agents de maîtrise, ingénieurs et cadres productifs d'une part, employés et cadres du commerce, fonctionnaires, enseignants, etc., d'autre part — bien qu'elles ne créent pas de plus-value, elles n'en fournissent pas moins un *surtravail* qui permet au capitaliste divers types d'économies. L'existence de ce surtravail crée une *base objective pour un rapprochement entre ces catégories et la classe ouvrière*.

3) Mais les effets de cette base sont contrecarrés par les effets du rôle social que jouent beaucoup de travailleurs appartenant à ces catégories, et qui fait d'eux des agents d'exécution de la bourgeoisie. L'ingénieur par exemple, a des fonctions techniques dans l'organisation et la direction du travail, mais, en poussant au rendement, il participe à l'extorsion de la plus-value et il a aussi des fonctions disciplinaires et répressives. L'enseignant transmet un savoir, mais il diffuse aussi l'idéologie de la bourgeoisie, et, en tant qu'examineur, il participe à la sélection des étudiants.

L'un et l'autre sont donc partagés entre leur condition de salariés et leur fonction d'agents d'exécution de la bourgeoisie : ils oscillent sans cesse entre la classe ouvrière et la bourgeoisie.

Par conséquent non seulement il ne saurait être question que la classe ouvrière partage avec ces catégories la direction du combat révolutionnaire, mais de plus ce n'est pas en les flattant ou en faisant des concessions à leurs hésitations qu'on les persuadera de rallier le camp ouvrier : elles n'obéissent qu'aux rapports de force. Pour les gagner, il n'est qu'une méthode : défendre fermement les positions théoriques et les principes d'organisation qui ont fait leurs preuves dans l'histoire du mouvement ouvrier, et se montrer capable d'initiatives et d'actions résolues.

SUR LA THESE 6

La thèse 6 élude le problème fondamental qui aurait permis d'unifier et d'éclairer les

différents sujets qu'elle aborde. Ce problème est celui de la *nature de classe du pouvoir d'Etat*.

Faute de poser explicitement ce problème, on est amené :

1) A expliquer la dégénérescence des Etats socialistes européens par la seule notion de bureaucratie. Or, pas plus qu'on ne peut parler de démocratie en général, sans se référer à son contenu de classe, on ne peut parler de bureaucratie en général. La question à poser, et qui exige une analyse de la situation concrète, demeure : quelle classe dispose en fait du pouvoir d'Etat, par exemple en Union Soviétique ?

2) A ne proposer qu'une analyse superficielle des événements de Tchécoslovaquie, selon laquelle le PC tchécoslovaque aurait soudain compris certaines nécessités économiques des « sociétés industrielles développées ». Là encore, le vrai problème demeure : quelles formes a revêtu la lutte des classes en Tchécoslovaquie, avant et pendant l'agression soviétique ? Et à quels intérêts de classe dominants répondaient les réformes du printemps 68 ?

3) A n'accorder aux succès et aux limites de la révolution cubaine, comme à la signification historique de la Révolution culturelle chinoise, qu'un coup de chapeau insignifiant.

4) A définir de façon purement économique les contradictions du capitalisme et les « axes de développement de la société socialiste en pays industriel ». Or, c'est dans le combat politique pour le pouvoir d'Etat que la lutte des classes, même économique, trouve son expression concentrée. Et dans les conditions du socialisme, le problème-clef, qui commande l'orientation de la politique économique elle-même, est celui de l'association des larges masses au pouvoir politique d'Etat.

5) A ne pas aborder franchement le problème difficile que recouvre l'expression « dictature du prolétariat », expression dans laquelle Marx voyait pourtant le résumé de son apport principal à la théorie révolutionnaire.

Toute la thèse est ainsi marquée par un économisme unilatéral, et sous-estime à l'évidence le caractère acharné, prolongé, et inévitablement violent, de la résistance politique de la bourgeoisie.

C'est pourquoi cette thèse doit être renvoyée à un débat ultérieur qui s'ouvrirait dans tout le parti sur le problème de l'Etat, de sa nature de classe, et de la forme qu'il peut revêtir dans la période de transition socialiste, et qui subordonnerait à cette question les problèmes de la gestion économique. □